

## V. — Les rochers de Frène. — Lustin. Profondeville.

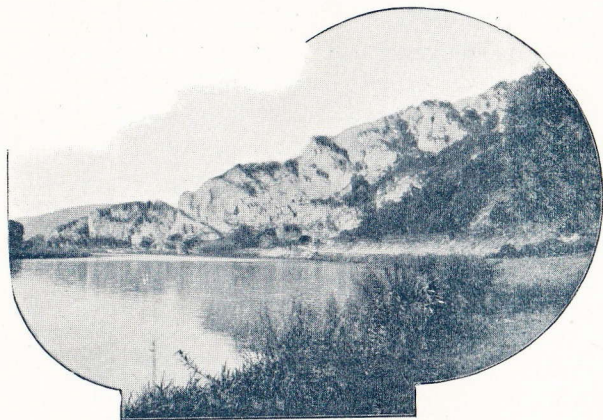
---

En sortant du wagon à la gare de Lustin, on s'engage immédiatement dans la magnifique voie empierrée qui s'élève peu à peu derrière une rangée de modestes chalets, séduisants par leur grande simplicité. Plus loin, en continuant à gravir les côtes boisées de Nîmes, on entrevoit vaguement, par des échappées de vue entre le feuillage, l'admirable muraille calcaire de Frène ainsi que ses inoubliables environs.

La grand'route que nous suivons atteint bientôt le faite du massif, objet tout spécial de notre excursion. Là, nous abandonnons cette voie pour aller, un peu au-delà des quelques habitations que nous rencontrons sur ces hauteurs, nous asseoir sur la crête d'un des plus beaux et incontestablement du plus gracieux groupement rocheux qui orne la vallée de la Meuse. Nous pourrions y jouir d'un panorama si séducteur qu'aucune description, si parfaite qu'elle soit, ne saurait parvenir à en rendre l'impression poétique et grandiose.

De ce point de vue unique en son genre, l'attention est si vivement attirée par l'ensemble harmonieux et par la splendeur du paysage qu'il faut quelques instants

avant de pouvoir en faire l'analyse dans ses détails. A gauche, nous voyons les villages de Burnot et de Rivière se pelotonner au loin parmi les fonds boisés d'où paraît sortir le fleuve après ses grands circuits de l'aval. En deçà de ces circuits qui nous sont masqués par les hauteurs environnantes, la Meuse, divisée par un îlot, suit une direction rectiligne,



Les rochers de Frêne.

accompagnant la route et la voie ferrée jusqu'au pied de la muraille qui nous supporte. Sur sa rive droite, les jolies villas de Lustin s'égrènent en une charmante situation. Le fleuve vient buter ensuite contre l'immense barrière rocheuse de Frêne, laquelle rejetant brusquement à droite le majestueux cours d'eau le force à longer la base de ce massif pour en contourner ensuite l'extrême pointe et, par ce nouveau circuit, disparaître enfin à nos yeux. En face, au pied d'une

colline à pente douce, s'étale l'agglomération de Profondeville, un de nos plus attrayants villages des rives de la Meuse. Derrière elle, s'étendent d'importants vergers et des terres de cultures et les hauteurs qui les enserrrent sont couronnées par un cirque de sombres forêts. A droite, s'élève le mamelon conique du bois de Hulle, dominé par un amphithéâtre de hautes montagnes et de l'un des sommets de celles-ci, du manteau de verdure qui les recouvre, surgit la blanche chapelle de Walgrappe.

A la tombée du jour, lorsque les ombres du crépuscule commencent à envahir la vallée, voilant d'une brume légère l'indescriptible paysage que nous contemplons, cet ensemble incomparable acquiert un charme d'une séduction romantique, calme et sereine, vraiment impressionnante.

Avant de parcourir ces beaux rochers, avant d'en visiter les curieuses cavernes qui s'ouvrent dans leurs gigantesques flancs, nous allons, le plus succinctement possible, donner quelques détails géologiques pouvant se rapporter à ce massif et au fleuve qui glisse à ses pieds.

Dans les temps lointains de l'époque quaternaire, alors que des pluies diluviennes extraordinairement abondantes gonflaient son lit, la Meuse, maintenant miniature de ce qu'elle fut autrefois, devait, suivant l'opinion de M. X. Stainier, après avoir longé le massif à pic de Frêne, contourner le mont boisé de Hulle en coulant dans la dépression que nous remarquons au-delà de ce cône montagneux. Plus tard, par érosion lente de la roche calcaire, de petites fissures s'y produisirent. Ces fentes, s'élargissant de plus en plus permirent aux eaux torrentielles de se précipiter en cascades bouillonnantes à travers des brèches sans

cesse grandissantes. Peu à peu, le puissant fleuve géologique, ayant détruit cet obstacle à sa marche rapide, s'y ouvrit un large passage et alors il abandonna complètement son lit primitif.

Le rocher sur lequel nous sommes en ce moment, fait partie de la catégorie des calcaires appelés devoniens, vrais marbres employés pour l'ornementation de nos monuments. Ils montrent dans leur structure intime de nombreux fragments d'animalcules souvent nettement visibles et connus sous le nom général de coraux. Ces calcaires ont dû former au sein des mers géologiques (primaires) des récifs coralliens comparables à ceux qui se construisent encore dans les hauts fonds de nos océans actuels.

L'examen microscopique de ces roches laisse voir qu'en plus des coraux appréciables à l'œil qui existent dans leur masse, la pâte grenue enveloppant ces squelettes d'animaux marins est composée de menus détritiques coralliens. Cette structure toute spéciale autorise à admettre que, très probablement, ces calcaires ont dû s'être formés par la cohésion et la consolidation d'une sorte de sable constitué par les débris de la vie animale.

L'aspect physique variable sous lequel se présentent ces calcaires, permet de leur attribuer plusieurs modes d'origine. Si les coraux qui les ont construits ont effectué leur croissance dans des eaux non troublées par les courants océaniques, leurs branches se sont entrecroisées pour se souder ensuite par une fine boue de déchets coralliques qui en remplissait les intervalles. Ainsi se seraient formées une partie de ces roches massives, à peine stratifiées, que l'on peut voir s'élever en murailles à pic dans la vallée de la Meuse, telle que la Roche blanche aux corneilles, celle où

nous nous trouvons en ce moment et d'autres encore. Certains calcaires devraient leur origine au broiement des coraux par l'action des vagues; ces détritiques, brisés en très menus fragments, se seraient ensuite déposés et consolidés en bancs successifs nettement divisés.

La théorie de M. E. Dupont, dont nous venons d'esquisser l'esprit à grands traits, comporte encore d'autres modes de formation que nous ne croyons pas devoir énumérer ici; cela nous entraînerait trop loin. Il en est de même pour les différents genres de construction des récifs frangeants ou des îles coralliennes qui devaient s'élever sur les hauts fonds de nos océans de l'époque primaire.

Le marbre devonien est généralement bleu plus ou moins foncé, passant parfois au gris blanc ou au blanc de neige, sorte de patine recouvrant la roche qui ferait croire à un enduit de céruse. Il existe aussi des pierres devoniennes d'un gris violacé qui, en quelques années, passent à un beau ton lilas. Leur texture est variée. Lorsqu'elle est compacte, la cassure est conchoïde, la taille en est alors plus difficile et, par conséquent, la qualité moins bonne pour le travail. Lorsqu'elle est grenue, mais à grains moins accentués que le petit granit, la cassure est droite, ce qui permet de l'employer pour un usage plus fréquent.

Au point de vue de la résistance aux agents extérieurs, on peut dire que le devonien l'emporte notablement sur le petit granit, qui, lui, s'altère plus facilement sous l'influence des intempéries atmosphériques. Pour la conservation parfaite des fines sculptures exposées aux attaques de la pluie, on ne compte pas, pour ce dernier, une durée pouvant dépasser 150 ans. L'emploi du devonien est donc tout

indiqué pour les travaux délicats. Le seul défaut sérieux qu'on puisse lui reprocher réside dans son manque d'homogénéité; il arrive souvent que, dans une même carrière, on rencontre des pierres de résistance et d'aspect très différents.

Explorons maintenant les intéressantes cavernes de Frêne, savoir : le trou des Nutons et la grotte connue sous le nom de « Grande-Eglise ». Pour s'y rendre, il faut descendre de quelques pas le chemin qui longe le revers de la crête rocheuse pour atteindre ensuite, à gauche, une arcade en forme de solide pont, créée par l'incomparable main de la nature. L'espace libre sous sa voûte nous montre un joli coin de pays traversé par le ruban argenté du fleuve. C'est par cette ouverture qu'il va falloir dégringoler un sentier très raide, à peine tracé, en se cramponnant aux maigres broussailles pour retarder une marche forcément rapide.

A faible distance à gauche, nous aboutissons presque immédiatement au trou des Nutons, petite excavation d'où part un étroit boyau souterrain qui, après avoir suivi un trajet tortueux d'environ une centaine de mètres, débouche sur un palier rocheux infranchissable. Cet itinéraire de taupe que l'on ne peut guère effectuer qu'en rampant, tout au moins dans certaines de ses parties, n'est pas à recommander aux personnes délicates qui craignent de se maculer les mains ou les vêtements. De plus, il faut absolument revenir par la même voie incommode, genre de gymnastique qui, à n'en pas douter, fera hésiter même les plus entreprenants. Dans cette minuscule grotte, on a découvert autrefois des vases en poterie que l'on rapporte avec vraisemblance à l'époque romaine.

Nous venons de dire que cette caverne était dési-

gnée sous le nom de trou des Nutons; il n'est pas inutile, croyons-nous, de faire connaître l'origine de ces êtres et comment a dû prendre naissance la légende de ces nains fantastiques appelés Nutons, Sottais, etc. La croyance populaire leur a attribué tant de faits surnaturels que le souvenir en est toujours resté vivace parmi les habitants de nos campagnes.

Pendant l'époque quaternaire, le torrent fluvial de la Meuse creusa de plus en plus son lit. En même temps que s'effectuait l'approfondissement de la vallée, le volume des eaux du fleuve géologique diminuait d'importance; cela fit baisser considérablement son niveau, et laissa à découvert des ouvertures de grottes qui, elles aussi, furent formées par l'érosion des eaux.

Ces excavations et des abris sous roches devinrent le refuge ou le lieu d'habitation de nos premiers ancêtres de l'âge de la pierre. A cette époque très lointaine, d'une ancienneté indéterminée, l'homme se servait du silex comme principal et presque unique ustensile de travail ou arme de défense. Cette pierre extrêmement dure était taillée par ces êtres primitifs grossièrement, mais non sans habileté, et de diverses façons, suivant l'usage auquel elle était destinée. Il n'entre pas dans notre intention de rappeler les mœurs de ces nains des cavernes dont la taille ne devait pas dépasser un mètre cinquante; contentons-nous seulement d'en constater l'existence.

Ces hommes préhistoriques furent refoulés par une race plus civilisée qui s'implanta dans le pays; c'est l'aurore de l'âge du bronze ou de l'emploi des métaux, auquel fait suite l'âge du fer. Les premiers habitants de notre sol, qui commençaient à préférer le ciel ouvert au lieu de ces sombres trous de rocher, leurs demeures primitives, ne surent pas résister à l'inva-

sion d'une race plus forte et plus perfectionnée ; ils furent donc contraints de gagner des terres plus hospitalières.

Cependant quelques-unes de ces familles purent se réfugier sous l'abri protecteur de grottes inaccessibles ou au fond des bois. D'après M. J. Levaux (dans son livre « La chantoire et les Nutons du val Sainte-Anne ») ce seraient ces êtres humains traqués de toute part, vraies épaves de la population quaternaire, qui devinrent les Nutons. Pour subvenir à leur existence, ces nains cherchèrent à se rendre utiles aux envahisseurs, tout en ne s'écartant pas de leurs retraites. Après l'extinction de cette race de pygmées, leur souvenir se perpétua par le mystère dont s'entouraient ces êtres primitifs, souvenir que vinrent très probablement raviver des malfaiteurs, des vagabonds ou des tribus nomades qui établirent leurs demeures dans de sinistres anfractuosités du sol ou dans la profondeur des bois. Peut-être même quelques réfugiés politiques ou des déserteurs blottis dans des retraites inconnues sortaient-ils furtivement, la nuit, de leur cachette et pour une maigre rétribution prêtaient-ils leur concours aux habitants des villages voisins. Toujours est-il que l'imagination populaire, renchérisant considérablement sur leurs exploits, en fit des êtres surnaturels qui hantaient sans cesse le cerveau des faibles. Ainsi naquit, selon toute vraisemblance, le Sottais de la légende. — Certains auteurs pensent que l'origine de la légende des Nutons ne remonterait pas à l'âge de la pierre, mais daterait seulement des temps historiques.

La voie dans laquelle nous allons nous engager pour atteindre la grotte de la « Grande Église » n'est pas facile à trouver ni même à indiquer avec quelque

précision. Il faut d'abord descendre un peu plus bas que le trou des Nutons pour tourner à droite et suivre alors un vrai sentier de chèvres. Cette voie parmi les blocs rocheux nous fait monter peu à peu pour aboutir à l'entrée de la caverne qui est abritée par une muraille calcaire surplombante.

Cette grotte doit probablement son nom de « Grande Église » à sa forme générale qui peut rappeler un chœur d'église. Elle est spacieuse ; sa voûte en ogive s'élève à une douzaine de mètres de hauteur ; sa paroi tournée vers la Meuse est percée d'une fenêtre naturelle dont l'ouverture ovale laisse pénétrer la lumière tamisée du jour. Cet éclairage mystérieux, répandant une douce lueur dans les profondeurs de la caverne colorée de tons sombres, prête à la mélancolie.

Au dire de la légende, cette grotte poétique reçut la dépouille mortelle de Saint Feuillen pendant l'espace d'un siècle. Saint Feuillen, établi à Fosses, était un missionnaire écossais venu dans le pays vers l'an 650. Quelques années après il fut massacré, paraît-il, dans la forêt charbonnière, d'où son corps fut ramené à Fosses. Lors de l'invasion des barbares ses précieuses reliques furent placées en lieu sûr, endroit qui, selon toute probabilité, devait être la grotte de la « Grande Église », ouverte dans le rocher de Frène.

Après avoir regagné le chemin des hauteurs, en retournant sur nos pas par la même trace de sentier, nous remontons, en face du café situé sur le faite du massif, la belle route empierrée qui va nous conduire au village de Lustin, après une marche de quelques minutes. Cette voie longe un large et gai vallonnettement couvert de verdoyantes prairies, gravit une côte à pente douce pour atteindre ensuite Lustin, qui éparpille ses maisonnettes au sommet d'un plateau. Au

centre de cette agglomération s'élève une assez vaste église, de restauration récente, dont la grosse tour carrée révèle un âge relativement ancien.

Traversons ensuite ce rustique village dans la direction de l'ouest et suivant toujours la crête de la montagne, nous aboutissons à la chapelle de Covis. Cette modeste chapelle s'abrite à l'ombre de deux chênes et se cache au milieu d'un hémicycle de verdure; elle est un but de pèlerinage pour la guérison de la fièvre.

A partir de ce point, le chemin tourne brusquement à gauche et dévale à la grand'route de Lustin. Un immense et grandiose panorama de la vallée de la Meuse se déroule à perte de vue; devant nous, les dernières lignes de montagnes s'étagent en de lointaines perspectives pour finir par se perdre dans la brume d'un horizon indéfini; à droite, le clocher de Lustin dominant le pays, se silhouette sur le fond du ciel. Notre voie continuant à descendre, traverse des terrains incultes parfois même complètement dénudés, pour rattraper ensuite la route qui va nous ramener à notre point de départ, c'est-à-dire au massif de Frêne.

L'amateur d'explorations parmi les rochers escarpés et que tente cet exercice salutaire, pourra suivre la crête effilée de cette belle muraille naturelle, des hauteurs de laquelle il sera à même d'admirer longuement l'indescriptible paysage dont nous avons parlé plus haut. Ce massif, qui peut être considéré comme l'un des plus gracieux joyaux de la grande vallée, est devenu, tout récemment, la propriété de M. Ed. de Pierpont, un de nos vaillants défenseurs des sites; nous avons ainsi la certitude qu'il sera, et pour longtemps, espérons-nous, l'abri des atteintes destructrices du carrier; ce dont il y a lieu de se réjouir.

Le touriste, amateur de voies plus faciles et plus sûres, s'engagera de préférence dans le chemin qui dégringole en pente rapide derrière cette ligne rocheuse, pour déboucher ensuite d'un ravin boisé, par une brèche faite dans le calcaire. A droite de cette brèche, on remarque des trous rectangulaires, peu profonds, qui sont creusés dans la pierre. Ces petites excavations, s'étagant au nombre de cinq ou six, et à des distances sensiblement égales, ont été attribuées aux Romains. Très probablement, elles devaient être destinées à recevoir des pièces de bois devant former par leur ensemble une sorte de plan incliné, permettant ainsi aux bestiaux et aux véhicules des anciennes peuplades de franchir les rochers. Cette voie antique devait, certainement, atteindre les hauteurs de Maillen. Ce système d'escalade peut, à première vue, paraître très primitif; mais il faut se rappeler que les Romains n'avaient pas à leur disposition nos puissants moyens modernes, tels que les explosifs, etc.; ce qui leur aurait singulièrement facilité la besogne.

D'où nous sommes, nous pouvons voir qu'une énorme ouverture, sorte de porte naturelle, sépare l'extrême pointe de la grande muraille rocheuse et en fait ainsi un massif isolé. Sur ce mamelon d'un accès peu facile s'élevait aux premiers siècles de notre ère, une fortification romaine désignée par le terme de *Castrum*. Cet ouvrage de défense, qui était protégé de toute part, devait servir, tout au moins à l'origine, c'est-à-dire lors de l'invasion des barbares, de refuge aux paisibles colons qui, en temps de paix, avaient élu domicile dans les confortables villas de Maillen, situées sur les hauteurs des plateaux voisins.

On a retrouvé à l'emplacement de cette antique

forteresse des vestiges de fondations en pierre, des fragments de tuiles et des débris de poteries qui appartiennent à l'époque romaine. Les médailles que l'on a découvertes à cet endroit, remontent à une époque intermédiaire entre le premier et le quatrième siècle. Selon toute probabilité, le fort ou château-fort de Frêne, qui devait être destiné à commander le

fleuve, existait encore à la fin du x<sup>e</sup> siècle. Depuis lors, il n'est plus mentionné et actuellement il n'a plus guère laissé de traces bien visibles.

Continuons à descendre le revers de ce mont détaché de l'énorme barrière rocheuse, pour en gagner la pointe ouest, là où se remarque un modeste château, propriété de la famille de Dorlodot. Un coude brusque du chemin nous fait embrasser dans tout son ensemble l'impressionnant



Brèche dans les rochers  
de Frêne.

massif calcaire de Frêne dont nous allons longer la base. Les rustiques masures qui se blottissent timidement aux pieds de ses puissantes assises ; la belle végétation qui en tapisse élégamment certaines parties des parois ; le riche coloris harmonieux qui s'en dégage, ainsi que sa longue et superbe silhouette tranchant nettement sur la voûte céleste contribuent, pour une large part, à donner à cette merveilleuse portion de la vallée, un cachet d'un charme séduisant au-delà de toute expression.

Nous franchissons la Meuse au passage d'eau situé en face de Profondeville pour aller jeter un coup d'œil

sur ce joli village qui s'étale sur la rive gauche du fleuve. Nous y rencontrons nombre d'habitations confortables et plusieurs hôtels ; nous y voyons une gracieuse église, de construction récente, bâtie en style ogival. Certains auteurs pensent avec raison que cette agglomération fut une ville au temps des Romains, que ceux-ci y avaient longtemps séjourné,



Profondeville.

qu'elle avait été un de leurs centres importants établis sur les rives de la Meuse, etc. Toujours est-il que l'on a mis au jour sur son territoire de nombreux vestiges de fondations, ainsi que de multiples objets pouvant se rapporter à cette époque lointaine.

Après avoir parcouru les ruelles de ce délicieux milieu de villégiature, nous regagnons le chemin de halage. A la jonction de ce dernier avec la grand'route de la Meuse vient se greffer la voie qui monte à Bois-de-Villers. De cet endroit, c'est-à-dire en face de la

grande boucle du fleuve, la vallée semble être fermée de tous côtés : en aval, par le squelette des rochers éventrés de Taillefer; en amont, par les hautes montagnes boisées de Lustin.

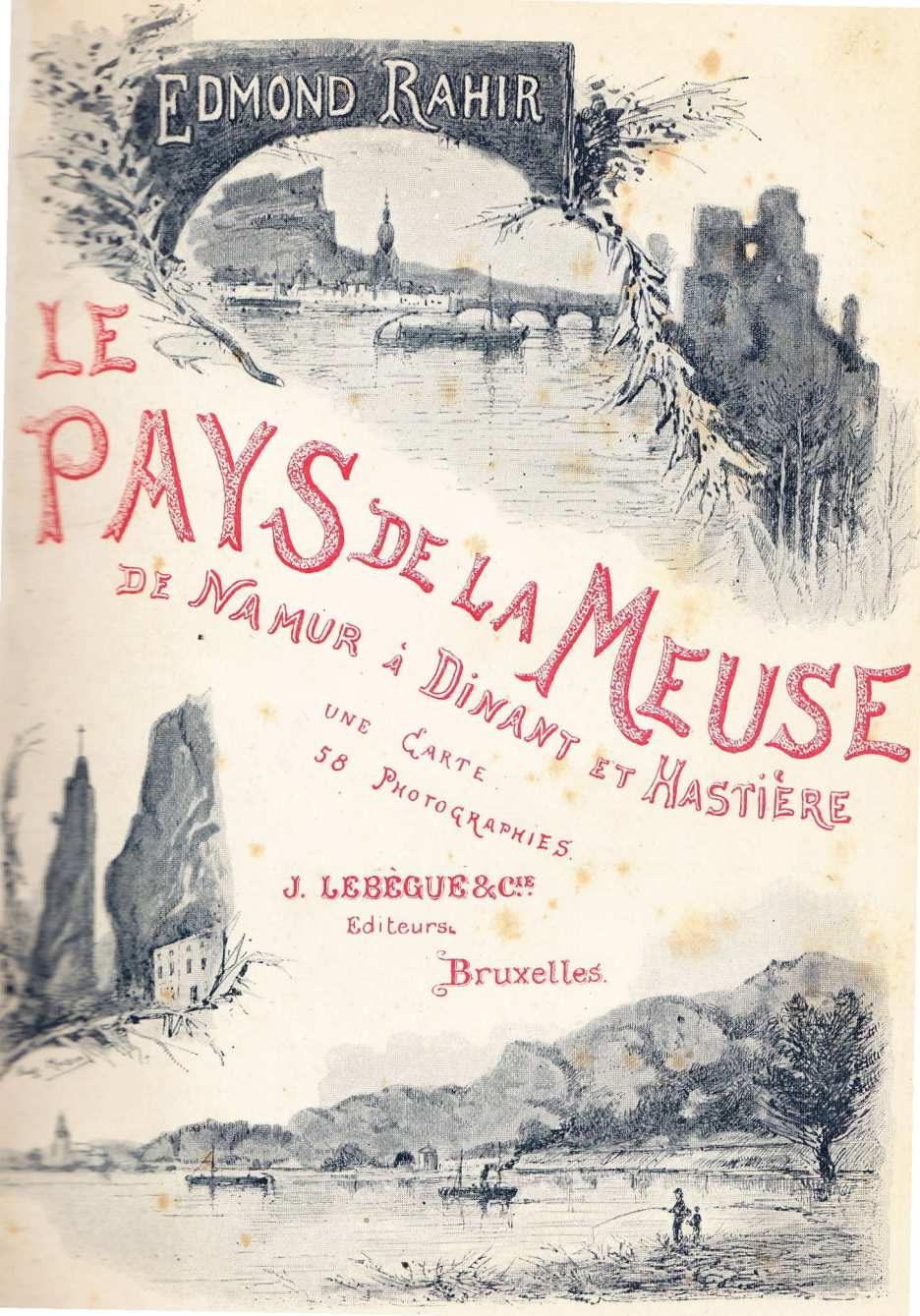
Enfilons ensuite, derrière nous, un sentier qui gravit la côte de Walgrappe, connue aussi sous le nom de Mariensberg. Ce versant, exposé aux rayons chauds du Midi, donna lieu, il y a fort longtemps, à de malheureux essais de culture de la vigne. Arrivé à mi-hauteur de la chapelle de Walgrappe, on jouit d'un intéressant panorama. Vers la Meuse, là où commence la muraille de Frène, dont nous pouvons admirer d'ici le revers tapissé de verdoyants buissons, s'élève, appliqué contre elle, le château de Dorlodot. Plus loin, de hautes montagnes boisées dominant les villas de Lustin. Sur la rive gauche s'allonge Profondeville et derrière les maisonnettes du village s'étendent les grands côteaUX de vergers et de cultures. A notre droite, le mamelon de Hulle nous montre le cimetière de cet endroit, isolé sur son sommet et au milieu du calme et de la solitude des bois qui l'environnent. L'ensemble de ce paysage est si captivant pour les yeux que nous ne l'abandonnerons qu'à regret pour continuer notre itinéraire :

Nous revenons sur nos pas jusqu'à l'entrée du sentier, d'où l'on peut descendre le fleuve jusque Taillefer. Le chemin de Bois-de-Villers, à la jonction duquel nous nous trouvons, devait être autrefois une voie romaine, à en juger par des poteries et autres objets de cette époque que l'on a découverts sur son parcours. Ce chemin, qui s'élève dans le fond d'un ravin boisé, est encore appelé « Chemin des Morts » parce que, avant la construction de l'église de Bois-de-Villers en 1706, c'est par là que l'on conduisait les

morts de cette commune au champ de repos de Profondeville.

En reprenant la grand'route de la Meuse, vers l'aval, on remarque une énorme et massive habitation particulière accolée au rocher qui borde notre chemin. Elle attire singulièrement l'attention par la lourdeur disgracieuse de son style.

Quelques minutes après, on franchit le fleuve au passage d'eau de Taillefer pour atteindre, à deux pas de là, la halte du chemin de fer.



EDMOND RAHIR

LE  
PAYS DE LA MEUSE  
DE NAMUR à DINANT ET HASTIÈRE  
UNE CARTE  
58 PHOTOGRAPHIES.

J. LEBÈGUE & C<sup>IE</sup>

Editeurs.

Bruxelles.

Edmond RAHIR

---

LE

# PAYS DE LA MEUSE

DE

Namur à Dinant et Hastière

AVEC

UNE CARTE ET 58 PHOTOGRAPHIES



BRUXELLES

ÉDITEURS J. LEBÈGUE & C<sup>ie</sup>

46, rue de la Madeleine, 46

---

1900

TOUS DROITS RÉSERVÉS

*Edmond Rahir*

## ERRATA

---

### PAGES.

- 9, 23, 24, 38, 40 : Neuviau, lire *Néviaux*.  
9, 39, 45, du duc Fernan-Nunez, lire *de la duchesse de Fernand Nunez*.  
9, 38, 40, 45, 46, 49, 66, 67 : Taillefer, lire *Tailfer*.  
61 : Fosses, lire *Fosse*.  
72 : Srogne, lire *Brogne*.  
95 : à l'altitude de 256 mètres, lire *à l'altitude de 261 mètres*.  
117 : Trieu d'Yvoy, lire *Yvoy*.  
136, 137 : ferme d'Henemont, lire *ferme d'Heneumont*.  
142 : (Marteau sur la carte du 1-40.000), supprimer cette indication.  
147 : (Foy sur la carte du 1-40.000), supprimer cette indication.  
170 : propriété du comte Levignan, lire *propriété de la comtesse Lallement de Levignen*.



# TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                                          | PAGES |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| I. — LA MEUSE. — Son histoire géologique, ses premiers habitants, sa vallée pittoresque.                                 | 1     |
| II. — La citadelle de Namur. — La Marlagne. — Wépion . . . . .                                                           | 15    |
| III. — Le vieux pont de Meuse. — Jambes. — Andoy. — Erpent. — Géronsart. — La Basse-Enhaive . . . . .                    | 27    |
| IV. — Les environs de Dave. — Naninne. — Wierde. — Sart-Bernard. — Le ravin de Tailfer. — Les villas romaines de Maillen | 37    |
| V. — Les rochers de Frène. — Lustin. — Profondeville. . . . .                                                            | 53    |
| VI. — Le Bas-fourneau de Lustin. — Le vallon du Burnot. — Arbre. — Lesves. — L'ancienne abbaye de Saint-Gérard . . . . . | 69    |
| VII. — Godinne. — Le siphon de la Meuse. — Mont. — Le trou d'Aquin. — Rouillon. — Le parc d'Annevoie. — Bioul . . . . .  | 83    |
| VIII. — Yvoir. — Le Bocq industriel. — Le Bocq pittoresque. — Le Crupet . . . . .                                        | 103   |
| IX. — Evrehailles. — Purnode. — Dorinne. — Spontin. — Les travaux de dérivation des sources du Bocq . . . . .            | 121   |
| X. — Le vallon de la Molinee — Moulin. — Maredsous . . . . .                                                             | 135   |

|                                                                                                                                         | PAGES |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| XI. — Les ruines de Montaigle. — Les grottes préhistoriques. — Falaën. — Les environs de Weillen. . . . .                               | 147   |
| XII. — Les ruines de Poilvache et de Géronsart. — Houx et ses environs. — Senenne. . . .                                                | 161   |
| XIII. — Bouvignes et les antiques fermes de son voisinage. . . . .                                                                      | 175   |
| XIV. — Dinant. — La grotte de Montfat. — Le fort. . . . .                                                                               | 189   |
| XV. — Les fonds de Leffe. — Lisogne. — Thynes. — Sorinne. — La roche à Bayard. . . .                                                    | 203   |
| XVI. — Anseremme. — Dréhance. — Les rochers de Freyr. — Le Colèbi . . . . .                                                             | 213   |
| XVII. — Waulsort. — Les ruines de Château-Thierry. — Les Cascatelles. — Le fond des Veaux. — Le château de Freyr et sa grotte . . . . . | 227   |
| XVIII. — Hastière et ses environs. — La villa romaine d'Anthée. — L'Hermeton. . . . .                                                   | 241   |

